

LES ROIS DU JOUR ET DE LA NUIT
Version française de Michel Bernardy

WILLIAM SHAKESPEARE

LES ROIS DU JOUR ET DE LA NUIT

Montage et version française de Michel Bernardy
textes additionnels de Jean Paris

première représentation
le 5 avril 1972
au Petit-Odéon
Comédie-Française

LES ROIS DU JOUR ET DE LA NUIT
Version française de Michel Bernardy

A (off)

A la fin de l'été, à l'orée de la pluie, dans un royaume tout encerclé de mer, à la fin de l'hiver, à l'orée du soleil, un soir en ce théâtre à Londres de jadis, entre un siècle qui meurt et un autre qui se lève, un poète cite ces acteurs dans l'or et dans le noir, dans le jour et la nuit, pour accomplir ici, sur la scène terrestre, ce qui s'est décidé au plus loin de l'espace.

Musique.

B (off)

Dans le livre infini des secrets de nature
Je lis à ma façon.

Antoine et Cléopâtre, I, 2.

C

Les sphères dans le ciel,

A

ce globe et les planètes

B

Témoignent par degrés,

C

préséance,

A

secteurs,

C

Immanence,

A

parcours,

C

rapports,

A

saisons,

C

aspects,

A

Usages et fonctions,

B

qu'un ordre les régit.

C

Et c'est ainsi que l'astre éclatant du soleil
Occupe avec son orbe une place éminente
Au milieu de l'espace,

A

et, d'un oeil salutaire,

Corrige les effets des planètes néfastes.

B

Et il commande avec l'autorité d'un roi
Aux bons et aux méchants.

C

Mais, lorsque les planètes

S'égarer en désordre et créent la confusion,
Que de fléaux,

A

de désarrois,

C

que de tumultes,

A

Que de fureurs en mer,

C

de tremblements de terre,

B

Que d'ouragans,

C

d'effrois,

A

de mutations,

C

d'horreurs

B

Ébranlent et balaient, disloquent et fracassent
L'alliance et l'unité paisible des États,
Qui perdent leurs statuts.

C

Quand l'ordre est renversé,

A

Qui sert d'échelle de valeur aux grands desseins,

LES ROIS DU JOUR ET DE LA NUIT
Version française de Michel Bernardy

C
Toute entreprise échoue.
B
Comment les sociétés,
A
La hiérarchie scolaire et le compagnonnage,
C
Le paisible commerce entre rives voisines,
A
Les droits d'aïnesse et ceux que donne la naissance,
C
Le respect des vieillards, des lauriers, des couronnes,
B
Pourraient-ils sans cet ordre occuper leur vraie place ?
C
Que l'ordre soit brisé,
A
la corde détendue,
B
La discorde s'ensuit. Tout vient à s'affronter
En une lutte ouverte,
C
et les eaux contenues
Soulèvent leur poitrine au-dessus des rivages,
Et changent en brouet notre terre solide.
A
La violence devient maîtresse de misères.
Alors le fils brutal frappe son père à mort.
B
La force devient juste, et les droits et les torts,
Régis dans leur conflit sans fin par la justice,
Perdent jusqu'à leur nom, ainsi que la justice
Et le pouvoir alors englobe toute chose,
C
Le désir le pouvoir,
A
l'appétit le désir,
B
Et enfin l'appétit, ce loup universel,
Ainsi aidé par le pouvoir et le désir,
Forcera l'univers à devenir sa proie
Pour à la fin se dévorer.
Troilus et Cressida, I, 9.

A (off)
Comme Ulysse déjà sous les remparts de Troie, un poète est ici pour nous apprendre à lire sur la page du ciel le cercle de la mort et de la vie.

C
Ce sont les astres,
Les astres qui d'en haut gouvernent nos natures.
Le roi Lear, IV, 3.

B (off)
Car le destin précède la parole. Et le poète est le savoir du monde, le savoir de cet ordre, qui avant l'homme a commencé tout au fond du sommeil.

C
Vous riez des enfants et des femmes qui rêvent,
C'est bien votre façon ?
J'ai vu un jour en rêve un empereur Antoine.
Ô qu'un autre sommeil me fasse retrouver
Cet homme sans pareil!
Dans son visage, ainsi qu'au ciel, évoluaient

Le soleil et la lune, illuminant l'espace,
Et la terre, un point nul.
Il enjambait les océans. Son bras tendu
Servait de casque à l'univers. Sa voix vibrait
Dans le concert du ciel. À l'égard des fidèles,
Car pour faire trembler, pour secouer cet orbe,
Il crépitait comme un tonnerre. En sa bonté
Il n'était point d'hiver, c'était comme un automne
Ressuscitant de ses moissons. Ses plaisirs mêmes
Le soulevaient comme un dauphin qu'on voit bondir
De l'élément liquide. Il avait pour laquais
Des rois et roitelets. Des îles et couronnes
S'échappaient de sa poche en pluie d'or.
Antoine et Cléopâtre, V, 2.

B (off)

Ainsi, des deux côtés d'un rêve, le corps et l'univers échangent leur espace.

A

Toute entreprise humaine est sujette aux marées.
Avec le flot qui monte, on acquiert la fortune.
Et, si on le néglige, on traverse la vie
Sur un chemin semé d'écueils et de détresses.
Or c'est en pleine mer que nous voguons ce jour,
Et nous devons user des courants qui nous servent.
Ou finir nos exploits.
Jules César, IV, 3.

B

Mais je suis ferme autant que l'étoile polaire.
Qui, par sa fixité, sa vertu de constance.
Demeure sans pareille au milieu des étoiles.
Les cieux sont constellés d'étincelles sans nombre,
Qui toutes sont de feu, dont chacune est brillante.
Mais un seul astre parmi tous maintient sa place.
Et de même en ce monde. Il surabonde d'hommes.
Ces hommes sont de chair, de sang, d'intelligence.
Pourtant, s'ils sont nombreux, je n'en connais qu'un seul,
Qui, sans être altéré, maintient sa position,
Et reste inébranlable. Et cet homme, c'est moi.
Jules César, III, 1.

A (off)

Ainsi, dans l'univers où tout gravite, un roi sera le centre d'une terre, et tout s'ordonne autour de lui.

B

Le ciel a partagé
La république humaine en diverses fonctions
Où l'effort imposé n'est jamais en repos,
Et en fixant comme objectif ou comme but
L'obéissance.

C

Ainsi travaillent les abeilles,
Qui enseignent selon la loi de la nature
La pratique de l'ordre au peuple d'un royaume.
La reine est assistée d'officiers de tout rang.
Certains, les magistrats, régissent l'intérieur,
Et d'autres, les marchands, négocient au dehors,
Et d'autres, les soldats, armés d'un aiguillon,
Pillent les jours d'été les bourgeons de velours,
Et portent leur butin en fanfare joyeuse
Sous la tente royale où siège leur monarque.

Et la reine surveille, active souveraine,
Les maçons bourdonnant posant des lambris d'or,
Les humbles citoyens élaborant le miel,
Les misérables portefaix accumulant
Leur écrasant fardeau devant sa porte étroite,
Le juge à l'oeil sévère, au grondement sinistre,
Faisant exécuter par des bourreaux livides
Le frelon paresseux. Et, de là, je déduis
Qu'une foule d'objets qui se rapportent tous
Au même but peuvent agir par voies diverses.
Maintes flèches lancées de différents endroits
Touchent la cible, et maints chemins joignent la ville,
Et de nombreux courants se jettent dans la mer,
Maintes lignes tracées convergent au cadran.
Ainsi peut-on par mille actions que l'on conjugue
Accomplir un dessein, et tout est assumé
Sans contrarier quiconque.

Henry V, I, 2.

A

Je m'en vais vous conter
Une fable. Il se peut que vous la connaissiez,
Mais, comme elle entre ici dans mon propos, je veux
Vous la redire encore.
Un jour, il arriva que les membres du corps
Cessèrent d'obéir au ventre, et l'accusèrent
D'être le seul organe à rester comme un gouffre
Au centre de ce corps, paresseux et oisif,
Gavé de nourriture, en n'ayant point de part
Au travail général, quand les autres organes
Ouvraient pour voir, sentir, marcher, penser, instruire,
Participer ensemble et subvenir ainsi
Aux besoins naturels et aux désirs communs
Du corps en son entier. Le ventre répondit :
« Il est vrai, mes amis associés par la chair,
Que je reçois, moi le premier, la nourriture
Qui vous fait vivre tous. Et cela est justice,
Car je suis le grenier et le laboratoire
Du corps en son entier. Si vous vous souvenez,
Je la renvoie par les canaux de votre sang
Au coeur et au cerveau - ce palais et ce trône -
Par des voies détournées, des portes de service,
Les nerfs les plus puissants, les veines délicates,
Reçoivent par mes soins l'énergie effective
Qui leur permet de vivre. »

Coriolan, I, 1.

C (off)

La couronne qui luit sur cette terre gravite aussi là-haut dans l'espace du jour.

B (off)

Et le soleil qui règne dans le ciel institue les souverains du monde.

A (off)

La première couleur du spectre à l'horizon qui annonce le jour deviendra pour le roi la pourpre symbolique.

B (off)

Et le globe qu'il tient l'emblème du soleil.

C (off)

Les rois ont une aurore, un zénith, un crépuscule, qui sont les trois saisons de son voyage.

L'AURORE

B

Voyez comme l'aurore ouvre ses portes d'or
Et salue le départ du splendide soleil,
Et lui, comme il ressemble à la jeunesse en fleur,
Au bel adolescent qui piaffe vers l'amour.

A

Ai-je la vue troublée, ou vois-je trois soleils ?

B

Trois splendides soleils, chacun parfait en soi.
Que ne sépare aucun nuage passager,
Bien distincts dans le ciel à la clarté d'albâtre.
Tiens! Ils ne font plus qu'un comme s'ils s'embrassaient,
Et semblaient se jurer une alliance inviolable.
Ils ne font plus qu'un globe, une lampe, un soleil.
Le ciel nous avertit de quelque événement.

A

Voilà qui est étrange et ne s'est jamais vu.
Le ciel, je crois, nous pousse à nous mettre en campagne,
Afin que nous, les fils du fier Plantagenêt,
Déjà brillants chacun de par ses seuls mérites,
Nous confondions pourtant ensemble nos lumières
Pour éclairer le monde ainsi que le soleil.
Et je veux désormais, quel que soit ce présage,
Porter sur mon écu trois soleils éclatants.

B

Trois lunes feront mieux. Révérence parler,
Vous préférez plutôt les femelles aux mâles.
Henry VI-3, II, 1.

Musique.

A

Je crois que la patrie succombe sous le joug.
Elle pleure, elle saigne, et chaque jour entaille
Un peu plus fort ses plaies. Je crois en même temps
Que des mains s'armeraient pour défendre mes droits.
Mais, malgré tout cela,
Quand, à mes pieds, j'aurai la tête du tyran,
Ou au bout d'une épée, ma déplorable terre
Sera plus corrompue qu'on ne la vit jamais.
Elle souffrira plus et de mille façons
Quand règnera le prochain roi.

B

Quel sera-t-il?

A

C'est de moi que je parle, et je me sais dans l'âme
Des vices si nombreux, si bien enracinés,
Que, lorsqu'on les verra au jour, le noir Macbeth
Sera pur comme neige, et notre pauvre peuple
En fera un agneau, pour peu qu'il considère
L'horreur de mes forfaits.

B

Non, parmi les légions
Horribles de l'enfer, il n'est pas un démon
Plus pervers que Macbeth.

A

Je le sais sanguinaire,
Cupide, débauché, hypocrite, menteur,
Coléreux, dépravé, marqué par tous les vices
Qui se puissent nommer. Insondable est pourtant

L'ardeur de ma luxure. Et vos femmes, vos filles,
Vos vierges, vos catins, ne combleront jamais
Le puits de mes désirs. Et ma concupiscence
Renverserait d'un coup les digues protectrices
Qui me feraient obstacle. Un Macbeth vaudrait mieux
Qu'un roi si corrompu.

B Les désirs effrénés
Sont des tyrans pour l'homme. Et l'on a vu par eux
Des trônes renversés avant la fin d'un règne
Et tomber bien des rois. Ne craignez pas pourtant
De vous saisir de votre bien. Car vous pourrez
Secrètement vous débaucher tout votre saoul
Et sembler vertueux aux yeux du monde aveugle.
Vous trouverez assez de femmes complaisantes.
Aucun vautour en vous ne pourra dévorer
Tant de femmes venues s'offrir à votre grâce,
En connaissant votre penchant.

A Et je sens croître
Au fond de ma nature exécration une telle
Passion de posséder que, si je deviens roi,
J'évince la noblesse afin d'avoir ses terres,
Et le trésor de l'un, et le manoir de l'autre,
Plus je posséderai, plus j'aurai d'appétit
Pour dévorer encore, au point de provoquer
Des rixes sans motif parmi ceux qui me servent
Pour m'emparer de leur fortune.

B L'avarice
Enfonce plus avant sa racine mauvaise
Que la luxure passagère, et on l'a vue
Comme un poignard, tuer nos rois. Ne craignez rien.
Car l'Écosse a de quoi rassasier vos désirs.
Vos biens y suffiront. On supporte les vices
Si des vertus les équilibrent.

A Mais je n'en ai aucune. Et les vertus des rois :
Justice, loyauté, modération, constance,
Bonté, persévérance, humilité, pitié,
Patience, dévouement, bravoure, force d'âme,
Je n'en vois nulle trace en mon cœur, mais j'excelle
À diviser chacun des vices de nature
De diverses façons. Que n'ai-je le pouvoir
De verser en enfer le lait de la concorde
Pour détruire la paix du monde et saccager
L'équilibre terrestre.

B Écosse, ô mon Écosse!

A Si un tel homme est digne de régner, dis-le.
Je suis ce que j'ai dit.

B Quoi! Digne de régner ?
Non, pas même de vivre.

A Ami, cette colère,
Que ta droiture enfante, a chassé de mon âme
Une obscure méfiance et disposé mon cœur
A te donner ma foi.
Je te remets le soin de ma conduite, j'abjure
Les vices, les péchés dont je me suis chargé
Comme étrangers à ma nature. Apprends de moi

Que j'ignore la femme autant que le parjure.
J'ai à peine désir des biens qui me sont dus.
J'ai maintenu ma foi. Je ne livrerais pas
Au diable son complice. Et mon âme chérit
La vérité plus que la vie. Mon seul mensonge
Ne concernait que moi.

Macbeth, IV, 3.

Musique.

A

Qu'il est doux de porter soi-même une couronne,
Dont le cercle contient les joies du Paradis,
La grâce et le bonheur dont parlent les poètes!

Henry VI-3, I,2.

B

N'as-tu pas constaté
Que, lorsque l'oeil ardent du ciel a disparu
Derrière l'horizon pour le monde inférieur,
Les brigands, les larrons sèment partout dans l'ombre
Avec effronterie le meurtre et la rapine,
Mais que, lorsqu'il surgit de dessous notre globe,
Qu'il enflamme les pins dressés à l'orient,
Et darde ses rayons dans les antres suspects,
Le meurtre, la trahison et le vice coupable,
Qu'on dépouille soudain de leur manteau nocturne,
Sont nus et démunis et tremblent de se voir ?
Ainsi, quand ce félon, ce traître Bolingbroke,
Qui, servi par la nuit, menait sa sarabande,
Tandis que nous errions nous-même aux antipodes,
Nous verra reparaitre à l'est, sur notre trône,
Ses trahisons vont empourprer tout son visage,
Il ne pourra plus soutenir l'éclat du jour,
Effrayé de lui-même et tremblant de ses crimes.

A

Toute l'eau de la mer soulevée par l'orage
Ne saurait effacer l'onction sacrée d'un roi.
Le souffle des mortels ne peut destituer
Celui que le Seigneur a délégué sur terre.
Et, chaque fois que Bolingbroke enrôle un homme
Pour qu'il lève l'épée contre notre couronne,
Le Seigneur dans le ciel recrute pour Richard
Un ange rayonnant. Si les anges combattent,
Les mortels sont vaincus car Dieu défend le Droit.

Richard II, III,2.

C (off)

Le roi du jour est le roi légitime qui tient son pouvoir de Dieu même, le soleil de justice.

A

Par cette main, je te salue, terre que j'aime,
Terre blessée par les sabots de la révolte.
Une mère, privée longtemps de son enfant,
Déborde en le voyant de pleurs et de sourires.
Ainsi, pleurant et souriant, je te salue,
Et je te flatte de mes mains, mes mains royales.
Ne nourrit pas les révoltés, ma douce terre,
Et laisse insatisfait leur appétit vorace.
Mais que tes araignées, qui sucent ton venin,
Que tes crapauds rampants se placent sur leur route,

Et fassent trébucher les pieds de ces félons,
Qui osent te fouler, suivant l'usurpateur.
Fais pousser tes orties devant mes ennemis,
Et, s'ils veulent cueillir sur ton sein une fleur,
Cache près d'elle une vipère, je t'en prie,
Avec ses crocs mortels et sa langue fourchue
Pour tuer quelques-uns des félons de ton roi.
Ne raillez pas mon geste aux choses insensibles.
Cette terre a une âme, et vous verrez les pierres
Se changer en soldats, bien avant que son roi
Ne tombe sous les coups perfides des rebelles.

Richard II, III,2.

Fanfare.

B

Nous l'avons repoussé dans son camp. Que l'on coure
À la reine conter nos exploits. Dès demain,
Avant l'éveil du jour, nous répandrons le sang
Des fuyards d'aujourd'hui. Je vous rends grâce à tous.
Car de vos bras vaillants vous avez combattu,
Non comme on sert un idéal, mais comme si
Chacun le faisait sien. Et chacun fut Hector.
Rentrez en ville, allez êtreindre amis et femmes,
Contez votre prouesse, et, par des pleurs de joie,
Qu'ils lavent les caillots de vos plaies, et qu'ils baisent
Les trous glorieux de votre chair.

Antoine et Cléopâtre, IV, 8.

A

Entre nous soit dit, je crois que le roi n'est qu'un homme comme moi. La violette a pour lui la même odeur que pour moi. Le ciel se montre à lui comme il se montre à moi. Tout ce qu'il éprouve est soumis aux contingences humaines. Dépouillé de ses ornements, il est clair qu'il n'est qu'un homme en sa nudité ; et ses sentiments ont beau s'élever plus haut que les nôtres, s'ils retombent, ils tombent de haut. Aussi, quand il voit, comme nous une raison de craindre, sa crainte, n'en doutez pas, est de même nature que la nôtre. Pourtant raisonnablement personne ne doit lui inspirer la moindre apparence de crainte, car, s'il montre qu'il a peur, son armée peut perdre tout courage.

C

Mais, si la cause du roi n'est pas bonne, le roi aura de graves comptes à rendre quand toutes ces jambes, ces têtes, ces bras tranchés dans la bataille se rassembleront au jour suprême, et que tous crieront : « Nous sommes morts à tel endroit », le uns en blasphémant, d'autres en implorant un chirurgien, d'autres pleurant leur pauvre veuve abandonnée, d'autres leurs dettes non réglées, d'autres leurs enfants laissés dans la misère. Je crains que ceux qui meurent au combat soient peu à bien mourir, car comment peuvent-ils en rien être accessibles à la charité quand le sang est leur justification ? Alors, si ces hommes ne meurent pas bien, ce sera une sombre affaire pour le roi qui les mène là où la désobéissance est contraire à tous les devoirs d'un sujet.

Henry V, IV, 1.

A

Il est connu que nous, les grands, sommes jugés
Sur les actes d'autrui, et que, si nous tombons,
Nous répondons toujours de la valeur des nôtres.

Antoine et Cléopâtre, V,2.

C

Ah! si le rang social, les emplois et les places
Ne s'obtenaient par corruption, et si l'honneur
Ne s'achetait jamais qu'au prix du seul mérite,

LES ROIS DU JOUR ET DE LA NUIT
Version française de Michel Bernardy

Combien serait couverts, qui marchent tête nue,
Combien obéiraient, qui à présent commandent,
Combien de vils manants seraient alors glanés
Pour ce bon grain d'honneur, combien d'hommes d'honneur
Seraient alors extraits des ruines de l'histoire
Pour être mis à jour!

Le marchand de Venise, II, 9.

A À vrai dire, être grand,
Ce n'est point s'ébranler pour une grande cause,
Mais faire d'un fétu un grand sujet de guerre
Quand l'honneur est en jeu.

Hamlet, IV, 4.

B
L'honneur! L'honneur! Je dois une mort à Dieu ? Ce n'est pas le moment. Je répugnerais à payer avant terme. Qu'ai-je besoin d'aller au devant de qui ne me cherche pas ? Bon! La question n'est pas là. L'honneur m'incite à le suivre. Oui, mais comment, si, à le suivre, l'honneur m'incite à mourir ? Comment alors ? L'honneur peut-il me rendre une jambe ? Non. Ou un bras ? Non. Ou chasser la douleur d'une blessure ? Non. L'honneur alors n'entend rien à la chirurgie ? Non. Qu'est-ce que l'honneur ? Un mot. Qu'y a-t-il dans ce mot "honneur" ? Qu'est-ce que cet honneur ? Du vent. La belle affaire! Qui en jouit ? Celui qui est défunté mercredi ? Le sent-il ? Non. L'entend-il ? Non. Alors l'honneur échappe aux sens. Oui, pour le mort. Mais ne peut-il vivre avec les vivants ? Non. Pourquoi ? La dérision ne peut le souffrir. Aussi je n'ai rien à faire avec lui. L'honneur n'est qu'un écusson. Ainsi finit mon catéchisme.

Henry IV-1, V, 1.

MIDI

A À la charge du roi! Laissons nos vies, nos âmes,
Nos dettes, nos épouses,
Nos enfants, nos péchés à la charge du roi!
Il doit tout supporter.

C Ô rude condition
Jumelant la grandeur, sujette à la critique
Du premier sot venu, qui n'a de sentiment
Que pour ses propres maux!

A De quelle paix du coeur
Les rois se voient privés, dont leurs sujets jouissent!

C Que possèdent les rois de plus que leurs sujets,
Hors le cérémonial, le lourd cérémonial ?

A Es-tu donc une idole, ô toi, cérémonial ?

C Mais quel dieu es-tu donc pour sentir davantage
La douleur des humains que l'encens des fidèles ?

A Quels sont tes revenus ?

C Quels sont tes bénéfiques ?

A Ô toi, cérémonial, montre-moi ta valeur!

C Est-il une âme en toi, qui fait que l'on t'adore ?

A Es-tu rien d'autre qu'un aspect, un ordre, un centre,
Inspirant aux mortels la crainte et le respect ?

C Tu es bien moins heureux en inspirant la crainte
Que les mortels qui tremblent.

A Ne bois-tu pas souvent, plutôt qu'un tendre hommage,
Le poison des flatteurs ?

C Ô grandeur, sois malade,
Ton mal guérira-t-il par le cérémonial ?

A Penses-tu apaiser les ardeurs de ta fièvre
Par les titres pompeux que la cour te décerne,
Et qu'elle cédera devant les dos courbés ?

C Si tu as tout pouvoir sur les genoux d'un gueux,
En as-tu sur sa vie ?

B Non, rêve vaniteux,
Qui du repos du roi se joue avec malice.
Je suis un roi qui te connaît, et je sais bien
Que les onctions sacrées, que le sceptre et le globe,
Que le glaive, la masse, et même la couronne,
Que le manteau rebrodé d'or, orné de perles,
Que les titres pompeux qui précèdent le roi,
Le trône où il s'assied, que le flot de splendeur
Qui vient battre les bords majestueux du monde,
Que tout cela, couché sur un lit somptueux,
Ne vaut pas le sommeil d'un manant misérable,
Qui, le ventre rempli, et la raison vacante,
Jouit de son repos, comblé dans sa misère.
Il ignore la Nuit qui naquit des Ténèbres.
Et, comme un journalier, du matin jusqu'au soir,
Il ahane aux rayons du soleil, et, la nuit,
Il dort au Paradis. Le jour suivant, dès l'aube,
Il assiste Apollon, qui attelle son char,
Et il va son chemin, suivant le cours des ans,
Tirant profit de son travail jusqu'à la tombe.
Un gueux, qui vit ainsi sans le cérémonial,
Ouvrant quand il fait jour, dormant quand il fait nuit,
L'emporte sur le roi par bien des avantages.
Le commun des mortels sur qui la paix se fonde
En jouit, ignorant dans son esprit grossier
Les nuits où le roi veille à maintenir la paix
Pour que le paysan en tire un avantage.
Henry V, IV, 1.

C Rien ne peut surpasser la vertu de clémence.
Comme une douce pluie, elle tombe du ciel
Elle bénit le bienfaiteur et l'obligé.
Des souverains la souveraine, elle figure
La puissance d'un roi bien mieux que sa couronne.
Le sceptre est le blason du pouvoir temporel,
L'attribut du respect et de la majesté,
Qui inspire la crainte et la terreur des rois.
Mais la clémence est au-dessus du sceptre même.
Le trône où elle siège est le coeur des monarques.
Elle est un attribut de la divinité.

Le pouvoir temporel approche du divin
Quand la clémence fait justice.

Le marchand de Venise, IV, 1.

B

J'ai culminé au plus haut point de ma puissance,
Et, de ce plein zénith où s'inscrivait ma gloire,
Je cours vers mon déclin. Et je m'en vais tomber
Pareil au météore issu du crépuscule,
Que nul ne reverra jamais.

Henry VIII, III, 2.

C

La gloire est comme un cercle apparaissant sur l'eau,
Qui ne cesse jamais de s'élargir soi-même,
Jusqu'à n'être plus rien à force de s'accroître.

Henry VI-1, I, 2.

A

Au nom du ciel, asseyons-nous ici à terre
Pour tristement nous raconter la fin des rois :
Certains destitués, d'autres morts au combat,
D'autres hantés par ceux qu'ils ont destitués,
D'autres empoisonnés ou tués par leur femme,
Et tous assassinés.

C

Car la couronne creuse
Qui entoure le front périssable d'un roi
Contient la mort avec sa cour, et elle y règne,
Se gaussant du pouvoir, raillant le décorum,
Accordant une voix, l'espace d'une scène
À celui qui est roi, dont les yeux terrorisent,
Qui éprouve par elle égoïsme et orgueil,
Comme si cette chair, rempart de notre vie,
Était d'acier impénétrable.

B

Avec ce leurre,
Elle approche à la fin la pointe d'une épingle,
Trouant le mur de son château, et plus de roi!

Richard II, III, 2.

A (off)

Mais pour le roi il est une autre mort : l'abdication.

B (off)

L'usurpateur qui découronne un roi se fait complice de la mort.

A (off)

Ainsi les rois ont-ils deux crépuscules.

C

Ce seigneur de Herford que vous appelez roi
Est traître envers le roi de l'orgueilleux Herford.
Si vous le couronnez, je vous prédis ceci :
Le sang de l'Angleterre engraissera le sol,
Et les siècles futurs gémiront pour ce crime.
La paix ira dormir chez les païens, les Turcs,
Et, où régnait la paix, des guerres chaotiques
Feront s'entre-tuer les gens de même race.
Le désordre, l'horreur, l'angoisse et la révolte
Vivront ici, et ce pays sera nommé
Terre du Golgotha, terre des crânes d'hommes.

Richard II, IV, 1.

A

Quel espoir, quel appui, quelle assurance au monde
Quand ce qui était roi n'est plus qu'un bloc d'argile ?
Le roi Jean, V, 7.

B

Un roi qui disparaît
N'est pas seul à mourir. Comme un gouffre, il aspire
Ce qui lui est voisin. C'est une roue énorme,
Attachée au sommet d'une haute montagne.
A ses rayons géants des objets par milliers
Sont joints et mortaisés. Le jour où elle tombe,
Chaque annexe menue de piètre conséquence
Se fracasse avec elle.
Hamlet, III, 3.

LE CRÉPUSCULE

C

Au temps où Rome était glorieuse et triomphante,
Peu avant que tombât le tout puissant César,
On vit des morts dans leur linceul quitter leur tombe,
Gémir et chuchoter dans les rues de la ville,
Ainsi que des rosées de sang, des météores,
Des signes noirs dans le soleil, et l'astre humide,
Qui gouverne d'en haut l'empire de Neptune
Mourir dans une éclipse ainsi qu'au dernier jour.
Hamlet, I, 1.

B

Pardonne-moi, ô toi, reste sanglant d'argile,
Si je suis humble et doux avec tous ces bouchers.
Te voilà donc, débris du plus noble mortel
Qui ait jamais vécu dans l'océan des siècles!
Malheur au bras qui fit jaillir ton précieux sang!
Et je le prophétise, en voyant tes blessures
Ouvrant leurs lèvres de rubis, bouches muettes
Qui implorent ma voix et le cri de ma gorge :
Un fléau va s'abattre et frapper tous les hommes.
La révolte intérieure et la guerre civile
Vont ravager de part en part notre Italie.
Le désastre et le sang seront si quotidiens
Les sujets de terreur tout aussi familiers
Que les mères sans voix souriront en voyant
Leurs fils écartelés par les mains de la guerre.
La pitié se taira sous les atrocités.
Le spectre de César, altéré de vengeance,
Aidé de la déesse ardente des enfers,
Ira, dans ces régions, de sa voix souveraine,
Hurler : « Pas de quartier! », lançant ses chiens de guerre,
Afin que ce forfait empeste l'univers
D'une odeur de cadavre en mal de sépulture.
Jules César, III, 1.

C

Le jour attendrissant, bavard et lumineux
S'est glissé dans le sein profond de l'océan.
Les hurlements de loups éveillent les dragons,
Qui traînent sur son char la nuit mélancolique.
Leurs ailes alenties, indolentes et molles

LES ROIS DU JOUR ET DE LA NUIT
Version française de Michel Bernardy

Enlacent les tombeaux, et leurs gueules brumeuses
Exhalent dans les airs les miasmes des ténèbres.

Henry IV-2, IV, 1.

A

Voici l'heure où la nuit déploie ses sortilèges,
Où baillent les cercueils, et où l'enfer exhale
Ses miasmes contagieux, l'heure où j'ai soif de sang,
Où mes actes seraient si cruels que le jour
Tremblerait de les voir.

Hamlet, III, 2.

A (off)

Voici venu le temps où tout s'inverse.

C (off)

Contre l'ordre du jour, le chaos de la nuit.

A (off)

Voici venu le temps où la nature n'offre plus que la démence et le crime pour refuge.

C (off)

Comme si le monde malade se choisissait telle victime dont l'agonie répondra de la nôtre.

B

Est-ce un poignard que je vois là devant mes yeux,
La garde vers ma main ? Viens, laisse-moi te prendre.
Tu fuis entre mes doigts. Mais toujours je te vois.
Ne peut-on te saisir, fatale apparition
Que par les yeux sans te toucher ? Ou n'es-tu rien
Qu'un poignard de mon âme, un fantasma illusoire
Issu de mon cerveau échauffé par la fièvre ?
Et pourtant je te vois, aussi concret d'aspect
Que celui-ci que je dégaîne.
Tu m'indiques la voie à j'allais m'engager,
Et tu es l'instrument dont je dois me servir.
Ou bien mes yeux sont les bouffons de tous mes sens,
Ou ils en sont les rois. Et toujours je te vois.
Et ta lame et ta garde y sont trempés d'un sang,
Qui ne s'y trouvait pas. Cette chose n'est rien.
C'est ce projet sanglant, qui vient de prendre forme
Ainsi devant mes yeux. Sur la moitié du monde,
Ce qui vit semble mort. Les cauchemars se jouent
Sous les draps du sommeil. Les sorcières célèbrent
Le service d'Hécate. Et le crime au corps sec,
Alerté par le loup qui guette aux avant-postes,
Réveillé quand il hurle, avec son pas furtif,
La démarche rusée du séducteur Tarquin,
S'avance comme un spectre. Et toi, terre solide,
N'écoute point mes pas, où que j'aïlle, de peur
Que tes rochers muets ne crient à mon approche,
Et ne rompent le calme horrible de cette heure,
Qui lui convient si bien. Il vit, et je menace.
Sur le feu de l'action, les mots soufflent de glace.
J'y vais, et c'en est fait.

Une cloche sonne.

La cloche m'y incite.

Ne l'entends pas, Duncan, ce glas dont je me sers,
Qui sonne ton départ pour le ciel ou l'enfer.

Macbeth, II, 1.

C

L'angoisse étreint ma gorge.
Je ne puis exprimer que la désespérance.
Un seul jour de retard, je le crains, monseigneur,
A obscurci les jours joyeux de ton destin.
Rappelle le passé, oh! renverse le temps,
Tu auras de nouveau douze mille soldats!
Ce jour, ce jour, jour de malheur, jour de retard,
Te fait perdre bonheur, amis, fortune, empire.
Toute l'armée galloise au seul bruit de ta mort
A fui et déserté pour suivre Bolingbroke.
Richard II, III,2.

B (off)

Un soleil noir dont le frère étincelait sur la majesté royale, un soleil noir se lève à présent pour armer les usurpateurs, dont le règne est ténèbres.

C

Courage, monseigneur! Pourquoi pâlissez-vous ?

A

Il y a un instant, le sang de vingt mille hommes
Donnait couleur à mon visage, et ils ont fui.
Avant que tant de sang ne soit renouvelé,
N'ai-je pas lieu de rester pâle et comme mort ?
Tous ceux qui tiennent à la vie furent loin de moi,
Car ma gloire ce jour est à jamais ternie.
Qu'importe! Plus de mots pour me reconforter.
Mais parlons de tombeaux, de vers et d'épithames.
Que la poussière soit une page, où nos larmes
Inscrivent notre deuil sur le sein de la terre.
Faisons nos testaments, nommons nos légataires.
Ou mieux, ne laissons rien. Que pouvons-nous léguer
Hormis ce corps, que l'on dépose dans la tombe ?
Territoires, sujets, tout est à Bolingbroke,
Et il n'est rien qui ne soit nôtre que la mort,
Et ce mince fragment de terre dénudée
Qui sert à recouvrir et à cacher nos os.
Restez couverts! N'insultez pas ce corps, ce sang
Par ces génuflexions. Oubliez le respect,
La tradition et les devoirs cérémonieux.
Vous vous êtes mépris trop longtemps sur mon compte.
Je mange comme vous, j'éprouve des désirs,
Je souffre, et j'ai besoin d'amis. Ainsi réduit,
Comment pouvez-vous dire encor que je suis roi ?
Richard II, III, 2.

C

Les dernières éclipses du soleil et de la lune ne nous présagent rien de bon. La science naturelle a beau les expliquer vaille que vaille, la nature n'en est pas moins châtiée par leurs conséquences. L'amour gèle, l'amitié se lézarde, les frères se séparent. Émeutes dans les villes, discordes dans le pays, trahisons dans les cours, et les liens se rompent entre père et fils.

B

Voilà bien l'admirable déraison du monde : quand la fortune nous malmène - et souvent du fait de nos excès - nous accusons de nos déboires le soleil, la lune et les étoiles, comme si nous étions mécréants par fatalité, idiots par contrainte céleste, gredins, larrons et traîtres sous l'empire des sphères, ivrognes, menteurs et adultères par obéissance forcée à l'influence des planètes, et que tout le mal que nous commettons

venait d'une instigation divine. Admirable lubie de ce putassier d'homme que de mettre ses instincts de bouc à la charge d'un astre! Mon père et ma mère ont copulé sous la Queue du Dragon, et la Grande Ourse a présidé à ma naissance, et il s'ensuit que je suis brutal et paillard. Pfutt! J'aurais été ce que je suis, quand l'astre le plus chaste du firmament aurait brillé sur ma bâtardise!

Le roi Lear, I, 2.

A

Ô Seigneur! Ô Seigneur! Faut-il que de ma voix
Qui donna l'ordre un jour de bannir à jamais
Cet homme plein d'orgueil, je me rétracte ici
Par des phrases de paix! Que ne suis-je aussi grand
Que ma désespérance ou moins grand que ma gloire!
Que ne puis-je oublier l'homme que j'ai été,
Ou perdre souvenir de ce que je dois être!
Tu éclates, mon coeur ? Je te permets de battre,
Puisque l'on s'est permis de nous battre tous deux.
Que doit faire le roi ? Faut-il qu'il se soumette ?
Le roi se soumettra. Faut-il qu'il soit déchu ?
Il le sera sans murmurer. Faut-il qu'il perde
Jusqu'au titre de roi ? Mon Dieu! Laissons-le fuir.
Je donnerai tous mes bijoux pour un rosaire,
Mon palais somptueux pour un simple ermitage,
Mes vêtements royaux pour les haillons d'un gueux,
Mes coupes ciselées pour une humble écuelle,
Mon sceptre d'or pour un bâton de pèlerin,
Mes sujets et féaux pour deux statues de saints,
Et mon vaste pays pour une étroite tombe,
Étroite, étroite tombe, une tombe oubliée.
Ou plutôt, je veux être enterré sur la route,
Une grand-route ouverte à tous, où mes sujets
Pourront fouler à tout instant le front du roi.
Ils piétinent mon coeur tout le temps que je vis.
Une fois enterré, je leur offre mon front.
Que dit le nouveau roi? Sa Majesté veut-elle
Laisser Richard en vie avant que Richard meure?
Faites un rond de jambe et Bolingbroke acquiesce.

C

Seigneur, il vous attend dans la salle d'en bas
Pour parler avec vous. Vous plaît-il de descendre ?

A

En bas, en bas, j'irai pareil à Phaéton
Qui ne sut pas dompter ses chevaux débridés.
Dans la salle d'en bas ? Là où les rois s'abaissent
A l'appel des félons jusqu'à leur rendre grâce!
Dans la salle d'en bas ? En bas ? A bas le roi
Car la chouette ulule en guise d'alouette.

Richard II, III, 2.

Luth

B

Maintenant donc, l'hiver de notre déplaisir
Est devenu l'été glorieux du soleil d'York.
Et les nuages lourds, chargeant notre demeure
Sont dans le sein profond des mers ensevelis,
Maintenant donc nos fronts sont ornés de lauriers,
Nos armes ébréchées suspendues en trophées,
Nos alarmes changées en réunions joyeuses,

Nos marches redoutées en exquises cadences,
La guerre au fier visage a déridé son front,
Et maintenant, au lieu d'enfourcher des coursiers
Pour effrayer le coeur d'adversaires craintifs,
Elle gambade allègrement dans une chambre,
Charmée par les accords voluptueux d'un luth,
Mais moi qui ne suis point formé à de tels jeux,
Ni fait pour obtenir les faveurs d'un miroir,
Moi, rudement taillé, privé de séduction,
Qui ne puis pavaner auprès des jouvencelles,
Moi qui me sens frustré d'une belle prestance,
Dupé sur tous les plans par l'ingrate nature,
Difforme, inachevé, envoyé avant terme
Au monde des vivants, tout juste à moitié fait,
Tellement estropié et si mal façonné
Que tous les chiens aboient quand je boite auprès d'eux,
Moi, à cette heure molle où l'on chante la paix,
Je n'ai d'autre plaisir pour que le temps se passe
Que celui d'épier mon ombre en plein soleil
Et faire réflexion sur ma difformité.

Richard III, 1, 1.

L'amour m'a renié dans le sein maternel,
Et, pour me rejeter loin de ses douces lois,
Il a par des présents incité la nature
A atrophier mon bras comme une branche sèche,
A placer sur mon dos un hideux monticule,
Où la difformité ricane de mon corps,
A façonner pour moi deux jambes inégales,
A disproportionner tout ce qui me compose
Pour produire un chaos, un ourson mal léché,
Qui ne garde aucun trait prouvant son origine,
Et je serais un homme apte à me faire aimé ?
O monstrueuse erreur de penser de la sorte!

Henry VI-3, III, 2.

Et, puisque rien ne fait de moi un amoureux,
Qui trouve jouissance en ces jours mémorables,
J'ai décidé de devenir un mécréant,
Et de haïr les joies frivoles de ce jour.

Richard III, 1, 1.

Puisque la terre donc ne m'offre d'autres joies
Que de faire fléchir, réduire et dominer
Ceux dont la séduction l'emporte sur la mienne,
Je veux pour paradis songer à la couronne.
Tant que je vis pour moi le monde est un enfer,
Jusqu'au jour où ma tête et mon corps contrefait
Seront transfiguré par l'or d'une couronne.
Mais je ne sais comment atteindre la couronne.
Ils sont nombreux à vivre entre ce but et moi.
Et moi, comme égaré dans un bois plein de ronces,
Qui arrache la ronce et m'écorche à la ronce,
Me frayant une route et perdant cette route,
Ne sachant pas comment trouver l'air respirable,
Mais désespérément luttant pour le trouver,
Je me tourmente pour saisir cette couronne.
De ce tourment pourtant je saurai m'affranchir,
Sinon me dégager la route à coups de hache.
Je sais sourire, assassiner en souriant,

Me déclarer heureux de ce qui me fait mal,
Répandre sur mes joues des larmes contrefaites,
Composer mon visage en toutes circonstances,
J'engloutirai plus de marins que la sirène,
Mes regards tueront plus que l'oeil du basilic,
Je ferai l'orateur aussi bien que Nestor,
Je serai à tromper bien plus retors qu'Ulysse,
Et, pareil à Sinon, je saurai prendre Troie,
Je peux outrepasser l'art du caméléon,
Changer d'aspect comme Protée jusqu'à le vaincre,
Et donner des leçons de meurtre à Machiavel.
Puis-je faire cela sans gagner la couronne ?
Fi! Si loin qu'elle soit, je l'aurai dans les mains.
Henry VI-3, III, 2.

A

Pourquoi, hélas! Suis-je appelé devant un roi
Avant que soit chassé de mon esprit royal
Ce par quoi je régnais? Je ne sais point encor
Insinuer, flatter, céder, ployer la jambe.
Donnez à la douleur le temps de me guider
Vers cette abdication. Je me souviens pourtant
De ces gens qui m'aimaient. N'étaient-ils pas à moi ?
Ne me disaient-ils pas hier : « Je te salue »,
Comme Judas au Christ ? Mais lui, parmi douze hommes,
Garda onze amis, moi, sur douze mille, aucun.
Que Dieu sauve le roi! Nul ne va dire : « amen » ?
Suis-je à la fois prêtre et servant? C'est bien, amen!
Que Dieu sauve le roi, si je ne le suis plus.
Amen, si le Ciel croit que je le suis toujours.
Pourquoi suis-je appelé ici, pour quel service ?

C

Pour un acte qu'il faut accomplir de plein gré,
Que, lassé de régner, tu proposas toi-même :
Transmettre le pouvoir ainsi que la couronne
À Henry Bolingbroke

A

Donnez-moi la couronne. Ici, cousin, prends-la.
Ici, cousin.
De ce côté, ma main, et, de l'autre, la tienne.
Cette couronne d'or est comme un puits profond
Dont les deux seaux vont se remplir à tour de rôle.
Le plus vide est celui qui danse dans le ciel.
Mais l'autre est invisible avec sa charge d'eau.
Je suis au fond du puits ce seau empli de larmes,
Abreuvé de chagrin qui sombre pour ta gloire.

B

Vous abdiquez pourtant sans la moindre contrainte.

A

Je cède ma couronne et garde mon chagrin.
Vous pouvez m'enlever ma grandeur et mes armes
Hors ma douleur. Je resterai roi de mes larmes.

B

Enfin êtes-vous prêt à céder le pouvoir ?

A

Ai-je, moi, ce pouvoir, puisque je ne suis rien.
Je n'ai plus ce pouvoir puisque tout t'appartient.
Voyez-moi maintenant que je me désassemble.

Je cède ce fardeau qui me chargeait le front,
Et ce sceptre encombrant que ma main tenait ferme,
Et l'orgueil du pouvoir qui siégeait dans mon coeur.
Moi-même avec mes pleurs j'efface mon saint-chrême.
Moi-même avec mes mains je cède ma couronne.
Moi-même avec mes mots j'anéantis mon sacre,
Moi-même avec ma voix j'annule tout devoir,
J'abjure toute pompe et toute majesté,
Je cède mes manoirs, mes revenus et rentes,
Je renie mes décrets mes statuts et mes actes.
Que Dieu pardonne à ceux qui me parjureront!
Que Dieu protège tous les voeux qu'ils te feront.
À moi qui n'ai plus rien, qu'il donne un rien de trêve.
À toi qu'il donne tout afin que tout s'achève!
Vis longtemps sur le trône où Richard était roi.
Richard va reposer dans un cercueil étroit.
Vive le roi Henry. L'ex-roi Richard le clame.
Que Dieu donne à ses jours une éternelle flamme.
Que reste-t-il de plus ?

B Rien sinon la lecture
D'actes d'accusation et de crimes infâmes
Que vous avez commis avec vos courtisans
Contre l'État et l'intérêt du territoire,
Afin que tous les coeurs par votre confession
Puissent juger qu'on vous dépose avec justice.

A
Le faut-il faire ? Et me faut-il tirer de moi
Le fil de mes folies ? Noble Northumberland,
Si tes crimes étaient consignés devant toi,
N'aurais-tu pas de honte en cette belle audience
D'en lire l'inventaire ? Et, si tu le faisais,
Tu trouverais alors un article cruel
Qui fixe pour toujours l'abdication d'un roi,
Qui détruit le pouvoir d'un serment solennel
Dont la trace ternit le grand livre de Dieu.
Oui, et vous tous qui êtes là, et m'observez,
Tandis que je me bats contre mon infortune,
Bien que certains, les mains lavées comme Pilate
Font montre de pitié, c'est pourtant vous, Pilates,
Qui m'avez condamné à cette amère croix.
Et l'eau ne vous peut laver de votre péché

B
Monseigneur, hâtez-vous. Lisez-là ces articles.

A
Mes yeux sont pleins de pleurs, et je ne puis rien lire.
Pourtant le sel ne peut les aveugler au point
De ne pas voir ici un ramassis de traîtres.
Et si même vers moi je tourne mon regard,
Je me trouve pareil aux traîtres qui m'entourent,
Car j'ai donné ici mon âme en acceptant
Que soit privé de sa grandeur le corps du roi,
Que vile soit la gloire, esclave un souverain,
Soumis l'orgueil d'un roi, sujet l'homme d'État.
Ah! Que ne suis-je un roi dérisoire de neige
Exposé aux rayons du soleil Bolingbroke
Pour disparaître alors en mille gouttes d'eau!
Bon roi, grand roi, dont la bonté n'est pas très grande,

Si mon désir garde un crédit en Angleterre,
Permettez qu'on m'apporte un miroir ici même,
Qui ne puisse montrer le visage que j'ai
Depuis que j'ai failli à ma tâche de roi.

B

Le peuple sera loin d'en être satisfait.

A

Il le sera, et j'en lirai suffisamment
Quand je verrai en vérité le livre même
Où sont inscrits tous mes péchés. Je suis ce livre.
Donnez-moi ce miroir. C'est là que je veux lire.
Quoi! Rien ne s'est creusé ? La douleur a donc pu
Attaquer si souvent les traits de ce visage
Sans y creuser de ride ? O miroir trop flatteur,
Pareil aux courtisans de ma gloire passée,
Tu sais bien me tromper! Est-ce là le visage
De l'homme dont le toit toujours hospitalier
Gardait dix mille vies ? Est-ce là ce visage
Qui pareil au soleil faisait cligner les yeux ?
Visage qui fit face à toutes les folies,
Et qui enfin fut effacé par Bolingbroke ?
Il brille en ce visage une gloire fragile,
Aussi fragile que la gloire est ce visage,
Il brise le miroir en le jetant à terre.
Car le voilà brisé en un millier d'éclats.
Remarque, roi muet, la leçon d'un caprice.
Ma douleur a détruit tout à coup mon visage.

B

L'ombre de la douleur a détruit devant vous
L'ombre de ce visage.

A

Oh! redis-moi cela.
L'ombre de ma douleur ? Laisse-moi y rêver.
Cela est vrai. Tout mon chagrin demeure en moi.
Et tout ce qui s'exprime en matière de plaintes
Est l'ombre seulement d'un invisible deuil,
Qui submerge en secret mon âme déchirée.
C'est là que tout se tient. Je te rends grâce, roi,
De ta grande bonté. Non seulement tu donnes
Une cause à mes pleurs, mais tu m'apprends encore
A pleurer cette cause. Exauce une autre grâce.
Après, je partirai pour ne plus vous troubler.
Mais vais-je l'obtenir ?

B

Beau cousin, quelle est-elle ?

A

Quoi! "Beau cousin"! Me voici donc plus grand qu'un roi,
Car, lorsque j'étais roi, tous ceux qui me flattaient
N'étaient alors que mes sujets, étant sujet,
J'ai à présent un roi ici comme flatteur.
Étant si grand, qu'ai-je besoin de quémander.

B

Demandez-moi.

A

Mais recevrai-je ?

B

Oui-da.

A

Permettez-moi de m'en aller.

B

Où donc ?

A
Selon votre désir, mais loin de vos regards.
B
Vous autres donc, convoyez-le jusqu'à la Tour.

A
Ciel! Convoyer! Vous venez tous à mon convoi,
Vous qui vous élevez par la chute d'un roi!
Richard II, IV, 1.

A (off)
Il existe un secret dont l'histoire connue
N'ose jamais parler, dans l'âme d'un État,
Qui opère pourtant de façon si divine
Qu'on ne peut l'exprimer par la voix ou la plume.
Troïlus et Cressida, III, 3.

C (off)
En usurpant le trône, le roi nocturne substitue à l'ordre solaire l'arbitraire de la violence.
Son avènement attire sur le royaume plus de désastres que n'en auraient causés les excès de sa proie.

A (off)
Le pays se sépare en factions adverses - deux roses, blanche et rouge en seront les emblèmes - jusqu'à sombrer dans la terreur, où, comme les hiboux, les vainqueurs d'un instant ne pourront plus dormir.

MINUIT

B
C'est par milliers que mes sujets les plus obscurs
Jouissent du sommeil! Ô sommeil, doux sommeil,
Qui berce la nature, as-tu peur devant moi
Que tu ne veuilles plus peser sur mes paupières,
Ni rassasier mes sens par un oubli profond ?
Pourquoi préfères-tu les taudis enfumés,
Où, reposant sur une couche inconfortable,
Tu fais silence au bruit des mouches qui bourdonnent
Aux chambres parfumées des puissants de ce monde,
Où, sous un baldaquin richement décoré,
Les accords les plus doux berceraient ton repos ?
Dieu stupide, pourquoi dors-tu près du manant
Sur un grabat infect, laissant le lit royal
Au poste du guetteur, à la cloche d'alarme ?
Iras-tu, au sommet vertigineux du mât,
Clore les yeux du mousse et calmer son esprit
Dans le rude berceau de la houle hautaine,
Et, au milieu des vents, qui, lui rendant visite,
Saisissent la crinière écumante des vagues,
Lovent leur crête monstrueuse, et les suspendent
Aux nuages qui fuient dans un affreux vacarme,
En un tumulte tel que la mort se réveille ?
Peux-tu, sommeil injuste, accorder ton repos
Au mousse tout mouillé en un moment si rude,
Et, dans la nuit la plus paisible et la plus calme,
Malgré tous les moyens employés pour te plaire,
Le refuser au roi ? Vous, les humbles, dormez.
On dort malaisément sous la couronne d'or.
Henry IV-2, III, 1.

B (off)

Demain, et puis demain, et encore demain
Se glisse à petits pas, suivant le fil des jours
Jusqu'à l'ultime lettre inscrite sur le temps.
Et tous nos jours passés éclairent pour les fous
Le chemin de la mort. Flamme brève, éteins-toi!
La vie est un fantôme en marche, un pauvre acteur
Qui fait la roue, s'agite une heure sur la scène,
Et que personne n'entend plus, c'est un récit
Conté par un idiot, plein de bruit, de fureur,
Qui ne signifie rien.

Macbeth, V, 5.

C

Qui gagne par le sang doit perdre par le sang.

Richard III, I, 3.

A (off)

Des profondeurs du monde une force s'ébranle, un astre se rallume au nadir.

C

Là encore, une tache!

B

Oh! mon crime est infect. Son miasme atteint le ciel.

C

Disparais, maudite tache! Disparais, te dis-je!

B

Dieu a maudit depuis toujours, dès la Genèse,
Le fratricide.

C

Un - deux - Il est donc temps d'agir.

B

Une prière est impossible,
Malgré tout mon désir et mon besoin très vifs.

C

L'enfer est sombre.

B

Si fort qu'est mon vouloir, ma faute est la plus forte.
Et, tel un homme astreint à une double tâche,
Je me tiens en arrêt avant de l'entreprendre,
Et je reste en suspens.

C

Fi! monseigneur, fi! Un soldat avoir peur! Pourquoi craindre qu'on le sache, quand nul ne peut faire appel à plus puissants que nous ?

B

Si cette main maudite
Avait pu s'épaissir dans le sang de mon frère,
Est-il assez de pluie dans les cieux attendris
Pour la rendre de neige?

C

Mais qui aurait cru que ce vieillard eût en lui tant de sang ?

B

À quoi sert donc la grâce
Sinon à regarder un crime face à face ?

C

Le comte de Fife avait une femme. Où est-elle à présent ?

B

Et pourquoi la prière a-t-elle deux pouvoirs

Sinon pour nous saisir avant de succomber
Ou pardonner si nous tombons?

C

Quoi! ces mains ne seront jamais propres!

B

Levons les yeux.

Ma faute est au passé. Hélas! quelle prière
Puis-je trouver?

C

Il suffit, monseigneur, il suffit! Vous gâchez tout par vos terreurs.

B

« Absolvez-moi d'un meurtre obscur » ?
Je ne puis rien tant que je suis en possession
Des effets pour lesquels j'ai perpétré ce meurtre :
L'ambition de mon cœur, ma couronne et ma reine.

C

L'odeur du sang persiste.

B

A-t-on droit au pardon si l'on maintient son crime ?

C

Tous les parfums de l'Arabie ne purifieront jamais cette petite main.

B

Dans les courants si corrompus de notre monde,
Le crime à la main d'or détourne la justice.
Et l'on peut voir souvent le vil butin lui-même
Monnayer un arrêt. Il n'en est rien là-haut.
Là, point de corruption.

C

Oh!

B

Là, tous nos actes gisent

Avec leur vrai visage.

C

Oh!

B

Et nous sommes contraints,
En découvrant le front et les dents de nos fautes,

C

Oh!

B

D'être témoin à charge.

C

Lavez vos mains.

B

Alors que reste-t-il ?

Voir ce que peut le repentir?

C

Mettez votre robe de chambre.

B

Que ne peut-il ?

C

Ne soyez pas si pâle!

B

Mais que peut-il quand on ne peut se repentir ?

C

Je vous le dis : Banquo est enterré. Il ne peut sortir de sa tombe.!

B

Ô misérable état!

C

Au lit!

B

Coeur noir comme la mort!

C

Au lit!

B

Âme engluée qui par efforts pour t'affranchir

C

Au lit!

B

T'enlises davantage!

C

On frappe à la porte.

B

Anges, assistez-moi!

C

Venez, venez.

B

Ployez, genoux rétifs!

C

Venez, venez.

B

Coeur aux fibres d'acier
Sois doux comme les nerfs d'un enfant nouveau-né.

C

Donnez-moi votre main.

B

Tout rentrerait dans l'ordre.

C

Ce qui est fait ne peut être défait. Au lit. Au lit. Au lit.

Macbeth, V, 1; Hamlet, III, 3.

Musique.

A

Ce combat est pareil à la guerre de l'aube,
Quand la clarté du jour disperse les ténèbres,
À l'heure où le berger qui souffle dans ses mains
Ne parvient pas à distinguer la nuit du jour.
Tantôt l'armée afflue comme une mer puissante,
Forcée par la marée à combattre les vents,
Tantôt l'armée reflue comme la même mer,
Forcée à reculer sous la fureur des vents.
D'abord le flot l'emporte et ensuite le vent.
L'un gagne dans l'instant, et l'autre un peu plus tard
Tous les deux, corps à corps, se veulent victorieux,
Mais il n'y a pourtant ni vainqueur, ni vaincu,
Car cette guerre odieuse équilibre deux forces.
Ô Dieu, j'aurais, je crois, une vie très heureuse
En n'étant rien de plus qu'un modeste berger,
Assis sur la colline où je suis maintenant,
Qui sculpte des cadrans précis, trait après trait,
En observant ainsi la course des minutes,
Et combien il en faut pour compléter une heure,
Combien d'heures il faut pour composer un jour,
Combien de jours il faut pour achever l'année,
Combien d'années il faut pour une vie humaine.
Connaître tout cela pour diviser le temps :
Tant d'heures consacrées à garder les moutons,
Tant d'heures consacrées à prendre du repos,
Tant d'heures consacrées à la méditation,

LES ROIS DU JOUR ET DE LA NUIT
Version française de Michel Bernardy

Tant d'heures consacrées au divertissement,
Tant de jours pour que soient fécondées les brebis,
Et tant de jours avant que naissent les agneaux,
Et tant de mois avant de tondre leur toison.
Les heures et les jours, les mois et les années
S'écouleraient ainsi jusqu'au terme fixé,
Menant ma tête blanche au calme de la tombe.
Que la vie serait belle, et douce, et adorable!
N'est-on pas mieux à l'ombre au pied d'une aubépine,
Comme un berger qui veille à l'ordre du troupeau
Que sous un baldaquin richement damassé
Comme un roi qui a peur d'être trahi sans cesse.
L'aubépine est plus douce, ah! mille fois plus douce.
Tout compte fait, le lait caillé que fait le pâtre,
Le breuvage léger de sa gourde de cuir,
Sa sieste coutumière à l'ombre des buissons,
Tout ce dont il jouit en paix dans la quiétude
Est de loin préférable à la splendeur d'un prince,
À ses repas brillants dans l'or d'une vaisselle
À son lit somptueux, où il va reposer
Pour trouver le souci, le doute et la trahison.

Henry VI-3, II, 5.

L'AURORE D'UN JOUR NOUVEAU

C

Et, à la nuit, succède une journée nouvelle. Avec l'aurore, un autre règne naît dans la justice de l'histoire.

B

Deux terres divisées par la guerre à présent vont s'unir dans la paix.

A

Pour combien de saisons dans la gravitation du ciel ?

Musique.

C

Tous deux je vous salue avec le même amour,
Grands rois de France et d'Angleterre.
Ne me condamnez pas
Si je demande à vos deux grâces réunies
Quel obstacle y a-t-il ou quel empêchement
Pour que la paix si nue, si pauvre et mutilée
Qui alimente l'art, l'opulence et la joie,
Ne puisse pas sur le plus beau jardin du monde,
Notre France fertile, élever son visage ?
Hélas! on l'a de France un trop long temps chassée.
Et sa terre féconde est une vaste friche,
Où la fertilité se change en pourriture.
Sa vigne, qui donnait au cœur la joie de vivre,
Faute de soins, se meurt. Ses haies si bien taillées,
Comme des prisonniers dont la barbe est hirsute
Poussent de tous côtés. Ses champs abandonnés
Laissent l'ivraie, le fumeterre et la cigüe
Se répandre, tandis que la charrue se rouille,
Qui devrait déterrer ces végétaux sauvages.
La prairie nivelée, qui accueillait jadis
La primevère jaune et le trèfle incarnat,

Que l'on ne fauche plus, exubérante et folle,
Pousse avec indolence, et ne laisse plus croître
Que chardons, renouées, liserons et chiendents,
N'ayant plus ni beauté ni même utilité.
Si nos vignes, nos champs, nos prairies et nos haies
Sont à l'état sauvage et renient leur nature,
De même nos foyers, nos enfants et nous-mêmes
Avons perdu ou négligé d'apprendre à temps
Les sciences qui devraient assainir notre terre.
Chacun vit en sauvage, imitant le soldat,
Qui n'a d'autres pensées que de verser le sang,
L'air renfrogné, jurant, les vêtements en loques,
Pour se livrer à ce qui est contre nature.
C'est pour nous redonner ce bonheur de naguère
Que vous êtes venus. Et mon discours vous presse
De nous dire pourquoi la paix si adorable
Ne peut pas dissiper tous ces désavantages,
Ni combler le pays de ses grâces d'antan.

Henry V, V, 2.

A (off)

Sur la terre, que cet anneau nuptial ferme ici pour un jour le cercle de la vie, et suspende là-haut celui de l'astre qui le consacre de son or.

B

Ô belle Catherine, si votre coeur français veut m'aimer sincèrement, je serai heureux de vous l'entendre avouer en langue anglaise. Do you like me, Kate ?

C

Pardonnez-moi, I cannot tell what is "like me".

B

An angel is like you, Kate, and you are like an angel.

C

Que dit-il ? Que je suis semblable aux anges ?

A

Oui, vraiment, sauf votre grâce, ainsi dit-il.

C

O bon dieu! Les langues des hommes sont pleines de tromperies.

B

Pardieu, Kate, je ne sais pas faire les yeux doux, ni soupirer éloquentement, non plus que courtoiser avec finesse, je n'ai que de francs serments que je n'emploie jamais qu'en cas d'urgence, et que je ne romps jamais qu'en cas d'urgence. Un noble coeur, Kate, c'est le soleil et la lune, ou plutôt le soleil et non la lune, car il rayonne et jamais ne change, et poursuit fidèlement son cours. Si tu veux un homme de coeur, prends-moi. Prends-moi, et prends un soldat. Prends un soldat, et prends un roi. Alors que dis-tu de mon amour ? Parle, ma jolie, et joliment, je t'en prie.

C

Is it possible zat I should love ze ennemi of France ?

B

Non, il n'est pas possible que vous aimiez l'ennemi de la France, Kate.

C

I cannot tell what is zat.

B

C Je vais te dire cela en français. Je quand sur le possession de France, et quand vous avez le possession de moi... - Let me see. What then ? Saint Denis be my speed! - donc vôtre est France, et vous êtes mienne.

C

Sauf votre honneur, le français que vous parlez, il est meilleur que l'anglais lequel je parle.

B

Que réponds-tu, la plus belle Catherine du monde, mon très chère et très divine déesse ?

C

Zat is as it shall please ze roi mon père.

B

Alors je veux baiser tes lèvres, Kate.

C

Laissez, monseigneur, laissez. Les dames et demoiselles pour être baisées devant leurs noces, il n'est pas la coutume de France.

B

My interpreter, what says she ?

A

Zat is not be ze fashion pour les ladies de France... I cannot tell what is "baiser" in english.

B

To kiss.

A

Your majesté entendre better que moi.

B

Nous sommes les créateurs des usages, Kate. Et la liberté qui s'attache à notre rang ferme la bouche à tous les censeurs. Et je veux fermer la tienne pour avoir maintenu la prude coutume de ton pays en me refusant un baiser.

Henry V, V, 2.

Musique.

A

Pour consacrer ce jour, le soleil en sa gloire
Suspend son cours, et joue ici à l'alchimiste :
Il change d'un regard magnifique et sans prix
Le stérile limon en or étincelant.

Le roi Jean, III, 1.

Musique.